

Le Rosebud de Dominique Desanti*

ANNA TRESPEUCH-BERTHELOT

Allez-vous-en, allez-vous-en, vérificateurs des poids et mesures qui sous la dent craquez mes paroles pour en découvrir le noyau : l'histoire, je me la raconte, et tous je vous renvoie chez vous, oreilles de singes ! perceurs de songes !

Toute sa vie, Dominique Desanti raconta des histoires. En 1945, la reporter de guerre racontait l'ouverture du camp de Bergen-Belsen et les ruines de « l'Allemagne année zéro ». Puis sa plume exalta les vertus de la classe ouvrière et du Mouvement pour la paix dans des romans populaires et des articles pour la presse communiste. Après sa rupture avec le Parti en 1956, la journaliste servit la cause tiers-mondiste dans les colonnes de *Jeune Afrique* puis le combat féministe dans une rubrique au *Monde* intitulée « Une femme à sa fenêtre ». La biographe raconta les vies de femmes célèbres souvent issues de l'immigration d'Europe de l'Est (Marie Curie, Sonia Delaunay, Elsa Triolet, Marina Tsvetaïeva – mère Marie Skobtsov). L'historienne narra l'épopée intellectuelle du communisme depuis les utopistes du XIX^e siècle jusqu'aux impasses du stalinisme. Quant à la romancière, elle donna libre cours à son imagination dans des intrigues inspirées de sa vie personnelle et de ses rencontres dans le milieu de l'intelligentsia parisienne.

Enfin, au soir de sa vie, Dominique Desanti jugea nécessaire de mettre en récit sa propre vie. Les éditions Plon publièrent sa longue autobiographie en 1997 sous le titre *Ce que le siècle m'a dit*. Puis, un mois avant la mort de son mari, le philosophe Jean-Toussaint Desanti, parurent leurs mémoires à deux voix : *La liberté nous aime encore* (décembre 2001). Les époux y délivraient des informations concordantes sur l'enfance de Dominique Desanti : la jeune Parisienne aurait été élevée dans le 16^e arrondissement par un père chéri d'origine russe. En revanche, une anecdote amusait son entourage : elle distillait des informations contradictoires au sujet de sa date de naissance. D'une source à l'autre,

* Tous les documents iconographiques illustrant cet article sont issus des fonds de l'Association des amis de Dominique et Jean-Toussaint Desanti. Ils sont consultables en ligne sur le site <http://desanti.huma-num.fr/associationdesanti/>. Nous remercions Christine Goémé de nous avoir autorisée à les publier.

1. Louis Aragon, « Les histoires », dans *Le Mentir vrai*, Paris, Gallimard, 1980, p. 411.

elle s'échelonne entre 1917 et 1921. Ma propre biographie intellectuelle du couple² se conformait à son témoignage : elle serait née le 31 août 1919.

Avec l'accès à ses archives après sa mort survenue le 8 avril 2011, l'énigme a été résolue. Dominique Desanti, de son nom de naissance Anne Persky, est née le 31 août 1914 à Moscou. Sous les dehors d'une coquette de vieille dame cherchant à camoufler les outrages du temps, ce détail opère comme le *Rosebud* de Citizen Kane. En effet, il révèle que Dominique Desanti a maquillé un large pan de sa biographie avec la complicité de son époux, si bien que sa vie et son œuvre prennent un relief nouveau à la lumière de cette découverte. Comment l'historien s'empare-t-il de ce mensonge ? Il le renvoie à ce qui fait le piment doux, piquant et parfois amer de son métier : l'usage du témoignage, l'exploration des frontières poreuses entre histoire et roman, son rapport aux mémoires et enfin son expérimentation des limites du dicible.

Le récit

Quel récit Dominique Desanti livre-t-elle à la postérité ? Tout d'abord, elle repousse loin dans le passé ses origines russes. D'après ses mémoires, c'est le père de son père qui aurait migré de la Russie vers la France. Elle utilise le qualificatif de « demi-russe³ » pour dépeindre à grands traits l'univers culturel de Jacques Persky, son père. Mais elle insiste surtout sur l'attachement de ce dernier à la France, à ses valeurs républicaines et en particulier à la laïcité. Elle en fait un personnage exemplaire de la doctrine assimilationniste française :

Anna Trespeuch : Votre père ne vous a-t-il pas éduquée dans cette culture russe, dans cet attachement à la Russie ?

Dominique Desanti : Ah, pas du tout... mon père était déjà né en France. Il voulait une assimilation totale mais il était le grand ami de tous ces immigrés : Kerenski, Maklakov et toute une kyrielle d'écrivains qu'on ne connaît pas en France [...]. Mais vous voyez, non, mon père voulait une assimilation totale, il ne m'a pas appris le russe. C'est moi qui ai appris le russe, à l'École des langues orientales. Alors bon, là-bas, on m'a dit : « Vous avez une prononciation étonnante, pourquoi ? » Et alors j'ai compris que c'est parce que j'ai entendu du russe toute ma vie. Même sans comprendre⁴.

En 2007, elle le range dans la génération des Poilus traumatisés par les combats de la Première Guerre mondiale et en particulier par l'offensive lancée le 16 avril 1917 : « Mon père n'avait jamais oublié le Chemin des Dames où il

2. Anna Trespeuch, *Dominique et Jean-Toussaint Desanti : une éthique à l'épreuve du XX^e siècle*, Paris, L'Harmattan (Logiques historiques), 2003.

3. Dominique et Jean-Toussaint Desanti avec Roger-Pol Droit, *La liberté nous aime encore*, Paris, Odile Jacob, 2001, p. 27.

4. Entretien de l'auteure avec Dominique et Jean-Toussaint Desanti, 3 décembre 1998.

avait eu le tympan crevé par les bombardements. Il était devenu pacifiste⁵. » En 2001, en précisant que son père, qui l'avait « élevée pratiquement seul, était un personnage extrêmement romanesque », elle lui confère un rôle de diplomate dans le gouvernement Clemenceau :

À la fin de la guerre, il s'était trouvé, pendant quelques mois, dans le secrétariat de Georges Clemenceau qui l'avait envoyé en mission en Russie au moment où Kerenski dirigeait le gouvernement provisoire après la chute du Tsar⁶.

Or une telle mission est impossible dans la mesure où en Russie le gouvernement provisoire de Kerenski est renversé par les Bolcheviks le 25 octobre 1917 tandis que, en France, Georges Clemenceau prend la présidence du conseil trois semaines tard, le 16 novembre 1917. La Bibliothèque nationale de France ne garde pas non plus de trace de « plusieurs livres⁷ » qu'il aurait publiés, à moins de le confondre avec un homonyme de la même génération, Serge Persky, critique littéraire, écrivain et traducteur du russe (1870-1938). En revanche, Jacques Persky exerça bien le métier de conseil juridique international, rue Kléber dans le 16^e arrondissement, et luttait contre le déclassé social infligé par les difficultés financières des années 1930.

Dominique Desanti réduit sa famille à cette unique figure paternelle. Sa mère sort immédiatement de son récit de vie : « Ma mère ne m'avait pas souhaitée, et la dérive entre nous fut totale », écrit-elle. Elle l'évoque avec une extrême parcimonie mais toujours un rejet violent :

Celle qui vivait avec nous – ils étaient séparés, non divorcés – et que je refusais d'appeler maman, je ne désirais même pas devenir son contraire. Elle me paraissait d'un autre univers⁸.

Faut-il rattacher à cette femme une grand-mère installée à Lens et fille de pharmacien, qu'elle évoque en 2001⁹? Quoi qu'il en soit, la description de sa mère en étrangère au foyer concorde avec son refus d'en dire davantage sur son milieu familial. Lorsque je l'interviewai en 1998, son insistance était somme toute troublante :

Non, moi je ne m'intéresse pas à ma famille. Je n'ai pas de famille. Je n'en ai pas... c'est vite dit! J'ai eu un père qui a été tué par les nazis pendant la guerre. Je n'ai pas de famille. [...] j'ai toujours vécu sans famille¹⁰.

5. Dominique Desanti, *La sainte et l'incroyante. Rencontres avec mère Marie*, Paris, Bayard, 2007, p. 26.

6. Dominique et Jean-Toussaint Desanti avec Roger-Pol Droit, *La liberté...*, *op. cit.*, p. 27-28.

7. *Ibid.*, p. 27.

8. *Ibid.*, p. 13.

9. *Ibid.*, p. 111.

10. Entretien cité.

Dans ce ressassement, un événement surgit : l'assassinat du père au souvenir duquel elle dédie deux de ses ouvrages¹¹. Dans ses mémoires, elle raconte que son père aurait été inquiété par les Allemands car il se serait occupé des biens de juifs émigrés en Amérique¹². Le 6 juin 1944, il aurait été arrêté en Aveyron. Le recours désespéré de sa fille à une personnalité allemande haut placée serait demeuré vain. Au printemps 1945, alors qu'elle ne trouvait son père sur aucune liste des déportés à l'hôtel Lutetia, un messenger serait venu à son domicile lui apprendre qu'un SS aurait fusillé son père au camp de Compiègne dans la panique de l'évacuation d'août 1944.

Le vrai et le faux

Après la mort de Dominique Desanti, alors que ses amis et exécuteurs testamentaires, Claude Mignot et Christine Goémé¹³, mettent de l'ordre dans ses documents laissés pêle-mêle, ils retrouvent, abandonné entre deux livres, l'acte de décès de ses parents : Jacques et Irène Persky sont morts à Auschwitz-Birkenau le 5 juillet 1944¹⁴. Tirons le fil pour démêler la part du vrai et du faux dans son récit.

Dominique Desanti naquit avec la nationalité russe, de parents juifs, sous le nom d'Anne Perksy. Son père, Jacques Persky, était né le 18 janvier 1880 dans l'empire russe à Volozhin, aujourd'hui en Biélorussie. Le shtetl de Volozhin est célèbre pour la prestigieuse yeshiva (collège talmudique) qu'il abrita de 1803 à 1939¹⁵. Jacques Persky devint avocat et exerça au barreau de Moscou. Sa mère, Irène Syrkin, était la fille de Salomon Syrkin et d'Hélène Chasberg. Elle vit le jour le 19 décembre 1890 à Bielsk en Mazovie dans les territoires polonais sous contrôle russe. La capitale de la Mazovie, Plock, à seulement une quinzaine de kilomètres de Bielsk, était « un des plus vieux lieux de vie juive en Pologne¹⁶ ». À la fin du XIX^e siècle, quand la mère d'Anne Persky était enfant, la misère du prolétariat juif faisait de Plock un foyer d'émigration mais aussi un ferment actif du « Yiddishland révolutionnaire¹⁷ ».

11. « À la mémoire de mon père assassiné par les nazis » : Dominique Desanti, *Ce que le siècle m'a dit*, Paris, Plon, 1997, et « À la mémoire de mon père, mis à mort par les nazis » : Id., *La sainte et l'incroyante...*, *op. cit.*

12. Dominique et Jean-Toussaint Desanti avec Roger-Pol Droit, *La liberté...*, *op. cit.*, p. 99.

13. Je les remercie infiniment pour les informations tirées de leurs recherches et les documents qu'ils ont bien voulu me transmettre.

14. Les archives de Dominique Desanti ont été versées à l'Institut Mémoires de l'édition contemporaine (IMEC).

15. Cf. Gil S. Perl, *The Pillar of Volozhin Rabbi Naftali Zvi Yehuda Berlin and the World of Nineteenth-Century Lithuanian Torah Scholarship*, Brighton, Academic Studies Press, 2012.

16. Nicole Lapiere, *Le silence de la mémoire. À la recherche des Juifs de Plock*, Paris, La Librairie générale française, 2001, p. 53.

17. Une partie de la population de Plock contribua à la fondation du Bund (l'Union générale des travailleurs juifs de Russie, Pologne et Lituanie, créé en 1897 à Vilnius). Cf. Alain Brossat et Sylvia Klingberg, *Le Yiddishland révolutionnaire*, Paris, Syllepse, 2009 (Balland, 1983).

Jacques Persky et Irène Syrkin sont donc tous deux ressortissants de la zone de résidence dans laquelle le tsar cantonna les populations juives de 1791 à la chute de l'empire. Ils se marient le 25 février 1912. Trente ans plus tard, alors que le couple est réfugié à Nice, leur fille leur adresse ses « félicitations en retard pour [leur] anniversaire de mariage¹⁸ ». La famille Persky – Jacques, Irène et leur fille Anne – est donc restée unie par des liens d'affection très forts qu'un long parcours migratoire est venu souder.

En effet, le couple Persky et leur fillette quittent précocement la Russie en proie à la guerre civile après la révolution d'Octobre. Comme de nombreux juifs originaires des confins¹⁹, ils fuient par la Pologne et trouvent refuge à Varsovie mais le regain d'antisémitisme dans le nouvel État souverain peut expliquer leur nouveau départ vers Berlin en 1919. Ils s'installent au 11, Dahmannstrasse et rejoignent la forte communauté russe – 600 000 personnes en 1923 – composée essentiellement d'aristocrates et d'intellectuels²⁰. À son corps défendant, Dominique Desanti décrit en 2007 ce « Berlin russe » qu'elle connut de si près :

Berlin, dans les années 1920, avait été une sorte de succursale de l'intelligentsia russe qui hésitait entre émigration et retour. [...] Dans certaines rues, le passant se serait cru en Russie. L'émigration russe vers la France précéda Hitler : l'inflation géante et la crise les y poussaient²¹.

La crise d'hyperinflation du mark en 1923 a sans doute poussé Jacques Persky, comme nombre de ses compatriotes, à partir en quête d'un troisième pays d'accueil : la France. Anne Persky a 10 ans quand elle découvre Paris en 1924. Elle parle alors couramment le russe et l'allemand et son oreille est très probablement familière du yiddish et du polonais connus de ses parents. Les Persky s'installent dans les beaux quartiers de Paris : ils habitent d'abord au 34, de la rue Laugier dans le 17^e arrondissement puis ils déménagent en 1931 au 102, de l'avenue Kleber dans le 16^e. Anne Persky est scolarisée à l'école La Bruyère puis au lycée Molière, le lycée de jeunes filles où Simone de Beauvoir enseignera de 1936 jusqu'à son renvoi en 1939. Mais Anne Persky ne comptera pas parmi ses élèves puisque c'est le 22 juillet 1932 qu'elle obtient son baccalauréat ès lettres avec une mention assez bien à l'issue de ses huit années de scolarité en France. Puis la jeune femme opte pour des études de droit.

Dans ses mémoires, Dominique Desanti minore l'importance du milieu des exilés russes dont elle n'évoque que les figures intellectuelles. Pourtant le lycée Molière en faisait partie : dans la classe de sixième de l'historienne et romancière Zoé Oldenbourg, de deux ans la cadette d'Anne Persky, un cinquième des

18. Annie Desanti à M. et M^{me} Persky (carte postale), 28 février 1942 : archives Dominique Desanti.

19. Catherine Goussef, *L'exil russe. La fabrique du réfugié apatride (1920-1939)*, Paris, CNRS Éditions, 2008, p. 38.

20. *Ibid.*, p. 65.

21. Dominique Desanti, *La sainte et l'incroyante...*, *op. cit.*, p. 175.

élèves étaient des émigrées russes²². Il affleure également dans le « cahier des erreurs », sorte de journal intime qu'Anne Persky rédige entre 1931 et 1933. Ainsi à l'enterrement de Tatia, une amie d'enfance atteinte de tuberculose, elle rapporte les « larmes abondantes de toute l'émigration russe à Paris²³ ». C'est précisément cette enclave russe à Paris que la jeune fille veut quitter pour accéder à l'âge adulte :

Le désaccord profond entre ma famille et moi s'accroît terriblement. Il y a non seulement l'opposition habituelle entre deux générations, mais encore lutte ethnique, révolte d'une individualité contre une race²⁴.

Cette liberté, Dominique Desanti écrit l'avoir conquise lors de la rencontre avec Jean-Toussaint Desanti. Ce moment-clé scelle l'entrée dans ce qu'elle nomme en 1997 sa « vraie vie » ou « quand je suis devenue moi²⁵ ». À partir de ce moment, son autoportrait en étudiante parisienne férue des surréalistes et en attente de l'amour fou peut se conformer à peu près fidèlement à ses souvenirs, à un détail près : sa date de naissance. Or son rajeunissement factice oblige son époux à la suivre dans la fable qu'elle a tissée *a posteriori*. En effet, d'après son récit, le mariage des « deux chats » – leur surnom affectueux – aurait été manigancé pour l'émanciper alors qu'elle était mineure et il aurait été accordé par son père sous la pression d'une mensongère grossesse. En 2001, Jean-Toussaint Desanti la rejoint dans sa version des faits :

Très vite, j'ai su que c'était elle ou personne. L'année suivante, en 1938, nous nous sommes mariés. [...] Il fallait qu'à dix heures du soir elle soit rentrée, ce qui était vraiment très incommode. Alors, je lui ai dit : « On va se marier. Comme ça, tu seras émancipée, tu ne seras plus sous l'autorité paternelle. Et comme tu ne seras pas sous la mienne, tu seras toujours libre²⁶ ! »

En réalité, l'acte de mariage civil (fig. 2) rédigé à la mairie du 16^e arrondissement de Paris le 21 décembre 1937 scelle l'union de deux jeunes gens de 23 ans : Jean-Toussaint, élève de l'École normale supérieure, et Anne, rédactrice dans une compagnie d'assurances. Il révèle aussi qu'avec ce mariage Anne Persky accède à la nationalité française : la mention manuscrite « devenue française par déclaration » est accolée à son identité²⁷. Quant aux parents d'Anne, ils ne sont bernés par aucun mensonge et conseillent même leur fille

22. Zoé Oldenbourg, *Visages d'un autoportrait*, Paris, Gallimard, 1977, p. 41 : citée par Catherine Goussef, *L'exil russe...*, *op. cit.*, p. 140.

23. Anne Persky, *Le livre des erreurs*, I, 12 juillet 1932, p. 37.

24. *Ibid.*, 30 juillet 1932, p. 40.

25. Dominique Desanti, *Ce que le siècle...*, *op. cit.*, p. 9 et 61.

26. Dominique et Jean-Toussaint Desanti, *La liberté...*, *op. cit.*, p. 18.

27. Le document figure sur le site de l'Association des amis de D. et J.-T. Desanti (http://desanti.huma-num.fr/associationdesanti/sites/default/files/Mariage.acte_.1937.jpg, consulté le 29 décembre 2016).

de manière bienveillante. Le 5 août 1937, entre deux mots d'amour, Anne écrit à Jean-Toussaint :

Mes parents mettent comme condition à leur consentement que je ne te revoie pas jusqu'en Octobre afin que nous puissions tous les deux réfléchir, afin que nous soyons sûrs²⁸.

La césure du mariage qu'elle introduit dans son autobiographie gomme en outre la profonde affection qui unit les parents d'Anne à leur gendre comme en témoigne ce message de réconfort que Jacques Persky lui adresse après un premier échec à l'agrégation de philosophie :

Mon petit Jean, il ne faut pas se décourager. Garde entière la confiance dans l'avenir. [...] Il n'existe pas d'obstacle qui ne cède à la ténacité réfléchie. Reprends ta sérénité et tout ira bien la prochaine fois. Je t'embrasse bien fort²⁹.

La correspondance retrouvée entre le couple Desanti et le couple Persky permet de reconstituer la trajectoire de ce dernier durant les années d'Occupation. En 1941 et en 1942, le couple Persky trouve refuge à deux adresses : l'hôtel de Paris à Marseille et l'hôtel Westminster à Nice. Dans une lettre qu'Irène Persky adresse en russe à sa fille « chérie », elle évoque son humeur mélancolique, leur quotidien assombri par les privations et les soucis de santé mais aussi égayé par quelques mondanités comme un thé partagé avec le prince d'Orléans³⁰. La solidarité entre les deux couples est frappante. Chacun



▲ Fig. 1 – Anne Persky en 1938.

▲▲ Fig. 2 – Livret de famille, délivré le 21 décembre 1937 par la mairie du 16^e arrondissement de Paris.

28. Annie à Touky, Paris, 5 août 1937 : archives D. Desanti.

29. M. Jacquet [Jacques Persky], Marseille, à Jean Desanti, Paris, 8 décembre 1941 : *ibid.*

30. Irène Persky à Anne Desanti, Nice, 22 février 1942 : *ibid.*



▲ Fig. 3 – Le coupe Desanti en 1940.

est doté d'un surnom tendre : le père d'Anne est Léléphant, sa mère est Jesseca, Jean-Toussaint est Chat noir et Anne est Goticque (« chaton » en russe). Les parents d'Anne comblent le jeune couple de colis contenant des bonbons, des pâtes de fruits, leurs propres cartes de ravitaillement, mais aussi des étoffes, des vêtements, des chaussures, des cigarettes ou encore de la poudre pour le teint. Anne fait cadeau à sa mère d'un poudrier et à son père d'un « stylomine » multicolore³¹. À l'été 1942, les époux Persky séjournent à Luchon-les-Bains. Puis, conformément au récit de Dominique Desanti, Jacques Persky est interné, comme d'autres juifs étrangers, au camp du Vernet en Ardèche d'où il lui écrit en octobre 1942, puis il est transféré dans une clinique à Toulouse où un certificat médical mentionne qu'on l'a opéré d'une éventration. En octobre 1943, il remercie Jean-Toussaint pour les efforts qu'il a déployés auprès d'un « camarade » normalien nommé ministre du Ravitaillement à Vichy, Max Bonnafous. Cette démarche qui les a renvoyés vers René Bousquet a permis à Jacques Persky d'être libéré par « décision ministérielle », à condition qu'il indique la localité où il avait l'intention de se retirer³².

Le lieu élu à partir de janvier 1944 est l'hôtel Berthier à Espalion, dans l'Aveyron. C'est, d'après le père d'Anne, un « petit trou où [...] la situation est pittoresque, les promenades sont bonnes³³ ». Leur dénonciation en tant que juifs est à l'origine de leur arrestation le 6 juin 1944 par la gendarmerie française, avec Rose et Félix Loeb et Suzanne d'Aramon, fille du banquier Edgar Stern. Les époux Persky et Loeb quittent Drancy pour Auschwitz le 30 juin 1944 par le convoi numéro 76, l'avant-dernier.

31. Annie Desanti à Jacques Persky, Paris, 4 février 1942 : *ibid.*

32. Jacques Persky à Jean Desanti, 11 octobre 1943 : *ibid.*

33. Id., 3 avril 1944 : *ibid.*

Des témoins dignes de foi

Dominique Desanti a donc nié l'existence de sa mère, ses origines russes, son parcours migratoire, sa judéité et l'appartenance de ses deux parents aux victimes de la Shoah. Son époux l'a confortée dans sa version des faits et les amis qui connaissaient son secret, notamment Colette Chauffard et Simone Chavassoux-Debout, ne l'ont pas contrariée non plus. La fabrication de ce mensonge par des personnes dotées d'une autorité morale incontestée pose question à l'historien.

Lorsque j'intervie pour la première fois Dominique et Jean-Toussaint Desanti pour les besoins de mon mémoire de maîtrise, leur appartement rue Clauzel dans le 9^e arrondissement parisien respirait l'Histoire et leurs voyages : les dessins de Picasso, les tableaux de maîtres ou d'amis artistes, les bibelots, les tapis, les livres bien sûr. Les deux époux livraient une version concertée de leur histoire. En somme, ils étaient ces précieux « témoins dignes de foi » que l'histoire orale redécouvrit dans les années 1980 après une longue période de discrédit rappelée par Danièle Voldman :

Les historiens d'antan – à grands traits d'Hérodote à Ernest Lavisse, en passant par Ibn Khaldoun et l'école allemande du dernier tiers du XIX^e siècle – utilisaient volontiers les apports du « témoin digne de foi » ; mais les rigueurs de l'école positiviste, tout en accentuant les méfiances vis-à-vis du présent, ont peu à peu figé et fixé un refus du sujet témoignant, dont les dires seraient ontologiquement non fiables³⁴.

Aussi dignes de foi fussent-ils, les Desanti livraient une mémoire reconstituée de leurs engagements passés. Conscients d'avoir participé aux grands mouvements politiques et intellectuels du siècle dernier, ils filtraient les épisodes de leur vie destinés à élargir leur stature et donner une cohérence à leur trajectoire. Mais la confrontation de leurs témoignages avec leurs publications, en particulier celles de leur période communiste, permettait de distinguer les strates de leur discours rétrospectif sur leur passé.

Les enjeux méthodologiques de l'histoire orale sont tous saillants dans ce cas d'école. Il y a le contrôle que l'historien et le témoin se disputent sur le sens à donner au récit de vie, l'enjeu du legs à la postérité des confidences faites à l'historien, le statut du témoignage comme document ethnographique et/ou comme source d'information et, enfin, l'empathie participante de l'étudiante qui se rallie au parti pris du témoin (éludant ici la vérification de l'état civil car « vous n'allez tout de même pas vous amuser à cela », m'avait dit Dominique, à quelques mots près). Il rappelle qu'en dépit de toutes les précautions méthodologiques, l'historien arbitre de manière subjective la confiance qu'il accorde aux sources : « La critique historique a pour seule fonction de répondre à la question suivante que lui pose l'historien : "Je considère que ce document

34. Danièle Voldman, « Définitions et usages », *Cahier de l'IHTP*, 21, *La bouche de la Vérité ? La recherche historique et les sources orales*, novembre 1992, p. 34.

m'apprend ceci ; puis-je lui faire confiance là-dessus ?³⁵ » Dans cette évaluation, le mensonge est parfois difficile à déceler.

Des vérités biographiques

En revanche, une fois débusqué, le mensonge interpelle l'historien sur les causes et le processus qui l'ont motivé. Le camouflage de la vérité devient lui-même objet d'histoire.

Le caractère insoutenable de la perte de ses proches dans le génocide juif est l'explication psychologique qui vient de prime abord à l'esprit, de surcroît pour cette enfant unique issue de l'immigration qui écrivait en 1932 à propos de ses parents :

Et puis, le sentiment d'un lien organique : je n'ai qu'eux au monde, puisque ce que je considère comme ma famille se circonscrit à eux. Je sens que ce sont les seuls êtres auxquels je sois indissolublement liée quoique je fasse ; c'est pour cela d'ailleurs que le fossé entre nous est si terriblement douloureux. [...] Pour eux comme pour moi, il n'est de vie complète qu'ensemble³⁶.

Dominique Desanti préféra imaginer « des disparus sans corps³⁷ » et une mort qui aurait finalement sauvé son père de la déportation plutôt que de se représenter le sort tragique fait aux corps de ses parents. Cette image était d'autant plus réaliste qu'elle gardait en mémoire la peste et le décharnement des corps découverts à Bergen-Belsen en mai 1945. C'est à cette époque qu'elle commença à signer ses articles « Dom. Inique » et qu'elle délaissa le prénom donné par ses parents.

Mais pourquoi substituer à la vérité un nouveau récit plutôt que de garder refermée cette plaie douloureuse ? Dominique Desanti se construisit un régime de vérité sur mesure.

L'engagement au Parti communiste, commun à son époux et à ses proches amis, fut pour eux l'apprentissage de la *doppia verita*. En 2001, Jean-Toussaint Desanti expliqua cet exercice intellectuel qui commençait dès l'adhésion au Parti par la rédaction de sa biographie :

J'ai fait une fausse biographie, bien entendu. [...] Tu repenses ton passé. [...] Là intervient une part d'imaginaire [...]. Cet autre que tu t'imagines finit par avoir tout le poids du réel, parce que le réel est là, sous tes yeux, et qu'il exige que tout ce que tu as pensé antérieurement soit d'une certaine façon annulé³⁸.

L'engagement de Dominique Desanti au Parti communiste concorde avec la perte de ses parents. De son propre aveu, ce deuil l'a conduite à se « dénaturer »,

35. Paul Veyne, *Comment on écrit l'histoire*, Paris, Seuil, 1971, p. 23.

36. Anne Persky, *Cahier des erreurs*, I, 30 juillet 1932, p. 41.

37. Dominique Desanti, *Ce que le siècle...*, *op. cit.*, p. 255.

38. Dominique et Jean-Toussaint Desanti, *La liberté...*, *op. cit.*, p. 96.



▲ Fig. 4 et ■ Pl.VI – Dominique Desanti
(Bulgarie, 1949).

à « tuer en elle les séquelles du “vieil être”³⁹ », à devenir « intransigeante envers [s]on propre passé⁴⁰ ». Elle hiérarchisa les causes et compartimenta sa pensée. L'urgence était la révolution et le Parti avait déjà ses martyrs, en premier lieu Danielle Casanova : « Mon histoire n'aurait détruit aucun tabou », écrit-elle⁴¹. Les époux Desanti se mirent au diapason de la ligne du Parti et entrèrent dans un régime de croyance qu'aucune preuve ne pouvait subvertir : dans *Les Staliniens*, la repentie explique que, en 1949, admettre les informations, connues et accessibles, prouvant la nature totalitaire des régimes socialistes était pour eux inconcevable, à moins d'un « cynisme politique, un état d'esprit point par point contraire au [leur]⁴² ». Sa réflexion ultérieure sur ces mécanismes de la croyance politique a sans doute autorisé Dominique Desanti à penser que la vérité historique est toute relative.

Ses petits arrangements avec la vérité tiennent aussi à une écriture à mi-chemin entre littérature et histoire. Elle fit sienne la théorie d'Aragon sur le « mentir-vrai » : le régime de vérité *littéraire* autorise quelques écarts par rapport à la réalité du passé vécu pour mieux rendre compte, sublimé par le style, du passé remémoré. Cette liberté, l'intellectuelle l'a expérimentée dans ses romans puis déclinée dans ses témoignages – une ligne jaune que l'historien ne franchit en aucun cas. Par exemple, elle esquisse dans son roman *Les années passion* (1991) la scène dans laquelle un homme vient apprendre à son héroïne l'assassinat de son père par un soldat SS, avant de le faire figurer dans ses mémoires.

Si aujourd'hui un plaidoyer pour l'histoire comme « roman vrai » (Paul Veyne) refait surface, il ne remet pas en cause le contrat de l'historien avec la véracité du passé : l'histoire doit être un « récit de faits vrais, et non vraisemblables (comme dans le roman) ou invraisemblables (comme dans le conte)⁴³ ». Ivan Jablonka appelle de ses vœux une histoire qui soit une « littérature qui obéit aux règles de la méthode⁴⁴ ». Mais après tout, Dominique Desanti se contenta d'ouvrir sa mémoire.

À la lumière de son *Rosebud*, on a beau jeu de relire tous les épisodes de sa vie, de son refus ambigu de mener une psychanalyse à ses talents innés de polyglotte. Nous en retiendrons un : sa relation avec son époux. Ce couple phare de la vie intellectuelle française s'était réapproprié l'utopie de Fourier sur la relation pivotale et les amours papillonnes que Sartre et Beauvoir leur avaient enseignée durant la guerre. Mais sous l'écorce du discours théorique, un lien plus profond unit ces deux êtres pendant soixante-cinq ans. À l'automne 1943, alors que Jacques Persky était libéré du camp du Vernet et qu'Anne et Jean-Toussaint Desanti bravaient les dangers dans la Résistance

39. Dominique Desanti, *Ce que le siècle...*, *op. cit.*, p. 256.

40. Dominique et Jean-Toussaint Desanti, *La liberté...*, *op. cit.*, p. 109.

41. Dominique Desanti, *Ce que le siècle...*, *op. cit.*, p. 256.

42. Dominique Desanti, *Les Staliniens. Une expérience politique, 1944-1956*, Verviers, Marabout, 1976, p. 206.

43. Paul Veyne, *Comment on écrit l'histoire*, *op. cit.*, p. 23.

44. Ivan Jablonka, *L'histoire est une littérature contemporaine. Manifeste pour les sciences sociales*, Paris, Seuil, 2014, p. 249.



► Fig. 5 –
La complicité du couple à la fin
des années 1990 (avec, chacun à la
main, le récit autobiographique de
l'autre).

à Clermont-Ferrand, une crise sentimentale vint se superposer à ces temps troubles. Anne quitta Jean-Toussaint. Cela causa à ses parents une « immense tristesse⁴⁵ » et resserra le lien entre Jean-Toussaint et ceux qu'il considérait comme ses « parents adoptifs⁴⁶ ». Dans son avant-dernière lettre, Jacques Persky disait leur joie de les savoir de nouveau réunis. Ses paroles adressées à Jean-Toussaint et conservées par Dominique sont de celles qui résonnent avec la gravité que leur confère le destin tragique des êtres chers :

De tout mon cœur je souhaite et espère qu'après cette triste expérience qui nous a fait à tous tellement souffrir, votre bonheur sera solidement restitué et ne sera plus jamais troublé. [...] Que chacun de vous s'applique désormais à prodiguer pour l'autre l'attention et le dévouement qui adoucissent et éclairent la vie en commun⁴⁷.

Dominique Desanti a brouillé son passé mais elle a choisi de ne pas détruire les preuves matérielles contrariant sa version des faits. Elle n'a pas davantage dissimulé les références aux témoins, aux historiens et aux romanciers qui habitent son récit-palimpseste. Ces indices laissent entrevoir de multiples pistes de recherche à l'historien-ne. Mais à l'évidence, ce « perceur de songes », ne dissipera pas le mystère de sa mythologie personnelle.

45. Jacques Persky à Jean Desanti, Espalion, 17 janvier 1944 : archives D. Desanti.

46. Jean-Toussaint Desanti à Jacques Persky, 26 novembre 1943 : *ibid.*

47. Jacques Persky à Jean, 21 mai 1944 : *ibid.*

PUBLICATIONS DE LA SORBONNE